



XVII^{me} A
190
Be
Honore

Hon



du philosophe
du géologue, c
siologiste ! C
essaie de cha
reproduire, ét
plus sensible
toute lumière
appris de son F

XVII^{me} ANNEE

1901



1^{er} JUILLET

N° 7

Revue du Tiers-Ordre

ET DE LA

Terre-Sainte

Honorée de la Bénédiction de N. S. Père le Pape

Hommage au Christ Rédempteur

Jésus-Christ est homme



ÉSUS-CHRIST est homme, mais quel homme que lui ! « Jésus-Christ ! son esprit est le plus beau, le plus élevé, le plus vaste, le plus pénétrant, le plus universel, le plus parfait ! Il n'a rien appris et il sait tout. Il voit Dieu, son unité adorable, son infinie simplicité, la Trinité des personnes divines et leurs mystérieuses opérations ; tout ce que l'esprit humain découvrira dans la suite des siècles, ces mondes immenses qu'entrevoit lentement et par étapes séculaires l'œil du philosophe, du mathématicien, du géomètre, de l'astronome, du géologue, du chimiste, du physicien, du naturaliste, du physiologiste ! Ces beautés exquis de la nature, que le poète essaie de chanter, l'artiste dessinateur, peintre, sculpteur, de reproduire, éblouissaient ses regards et ravissaient son âme, la plus sensible de toutes les âmes, qu'inondaient ensemble et toute lumière créée et toute lumière incréée, qui avait tout appris de son Père.

« *Jésus-Christ* ! Son cœur est si aimant, qu'il ne peut pas voir couler une larme sans se briser de tendresse. Il a toutes les puretés et il ne peut regarder un pécheur sans s'entr'ouvrir. Il a toutes les impatiences, toutes les saintes hâtes de l'amour... Rien ne peut le refroidir, ni l'oubli, ni l'indifférence, ni la révolte, ni la trahison.

« *Jésus-Christ* ! Sa volonté est sainte, d'une sainteté absolue, essentielle ! Les dons ineffables du Saint-Esprit, dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété, de crainte filiale de Dieu, la constituaient dans un état de vie toute divine, et d'extase incessante.

« *Jésus-Christ* ! Son corps immaculé est en parfaite harmonie avec la majestueuse beauté de son âme. Il résonnait sous l'action de la pensée la plus puissante qui l'inondait des images les plus lumineuses et les plus vraies : il envoyait au plus ardent des cœurs les battements du sang le plus pur et le plus chaud. Imaginez l'organisme le plus harmonieux qui puisse exister, le plus délicat et le plus fort, le plus sensible et le plus inaltérable : mettez-le au service de la plus belle, de la plus grande des âmes, et vous aurez le corps très saint et très beau de Jésus-Christ. Bien qu'un voile discret enveloppât providentiellement ce foyer de radiations divines, il s'en échappait une atmosphère de lumière, de grâce, de vertu, et quelquefois comme sur le Thabor, une auréole de rayons d'une blancheur éblouissante. Habituellement son visage était doucement éclairé, un seul de ses regards conquérait les cœurs, une seule de ses paroles ravissait les âmes. Quelle imagination, quel crayon, quel ciseau, quel pinceau, quelle plume pourra jamais esquisser la beauté toute divine de Jésus-Christ ! » (1)

C'est cette beauté que Lacordaire avait entrevue, et dont il disait : « Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête, on écoute et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ ! Moment céleste, où après tant de beautés qu'on a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas. On peut l'accuser d'être un songe, quand on ne l'a pas vue, mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. » (5^e Conf. de Toulouse.)

(1) Les Splendeurs de la foi, par l'abbé Moigno.

Depuis
beauté de
suprême s
sables.

« Ah ! c
suet, que
l'âme à un
cuper de la
que l'âme
laisser att
ne répond
O Jésus-C
qu'on sait

Depuis
toutes les
et malgré
lico, le pei
duire, peig
de lui-mêm

Et main
hommes ?
sans doute
ternies et a
l'homme pu
ne puissio
lui, dans la
hommes en

Et, chos
demeurent
tout imital
isolées de s
et si élevé
idéal a réal
enfants et l
et les faible
maîtres, pa
cesses.

Ah ! ne c
où trouver

Depuis que je l'ai contemplée, disait sainte Thérèse, l'ineffable beauté de Jésus-Christ est sans cesse devant mes yeux. Sa suprême splendeur me rend toutes les beautés d'ici-bas méprisables.

« Ah ! que vous êtes beau, mon Bien-Aimé, s'écriait Bossuet, que vous êtes beau et agréable ! Et cette admiration attire l'âme à un certain silence, qui fait taire toutes choses pour s'occuper de la beauté de Celui qu'elle aime, de sorte que tout ce que l'âme peut, dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer de plus en plus aux charmes de Jésus-Christ, et de ne répondre à l'attrait que par un certain Ah ! d'admiration. O Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! c'est tout ce qu'on sait dire. » (Lettres de piété, 1^{re} Lettre.)

Depuis dix-huit siècles déjà, l'art a essayé de reproduire sous toutes les formes la figure du Dieu fait homme, mais en vain, et malgré son génie il est obligé d'avouer sa défaite. Fra Angelico, le peintre inspiré, pendant quarante ans, travaille à le reproduire, peignant à genoux, toujours inexprimablement mécontent de lui-même et de son œuvre.

Et maintenant à qui le comparer, *le plus beau des enfants des hommes ?* » Nous connaissons bien des grands hommes, ils font sans doute notre admiration, toutefois leurs hautes qualités sont ternies et amoindries par quelque imperfection ; seul Jésus est l'homme par excellence, l'homme idéal, il est le seul auquel nous ne puissions attribuer aucune faiblesse, le seul qui ait montré en lui, dans la mesure la plus haute, tout ce que nous réclamons des hommes en fait de perfection.

Et, chose curieuse à constater, les grands hommes, d'ordinaire, demeurent inimitables, et Jésus, plus grand qu'eux tous, est en tout imitable ; imitable non seulement dans quelques parties isolées de son caractère, mais il l'est sous toutes ses faces, si grand et si élevé qu'il soit, tous trouvent en lui un modèle à copier, un idéal à réaliser. Il peut être et il est facilement imité par les enfants et les mères, par les vierges et les hommes, par les héros et les faibles, les pauvres et les malades, par les serviteurs et les maîtres, par les savants et les ignorants, par les rois et les princesses.

Ah ! ne disons plus, chers Tertiaires, où chercher des exemples où trouver un modèle ? Regardez Jésus, c'est un modèle vivant

et animé, un modèle extérieur et visible : suivons-le dans la route qu'il a parcourue, nous ne marcherons plus à tâtons, nous n'errerons plus à l'aventure. « Le Verbe s'est fait chair afin d'être un modèle pour tous les âges de la vie, pour toutes les conditions de la société... il a daigné passer par toutes les épreuves, par toutes les traverses, par tous les accidents de la vie, laissant partout sur son passage une lumière pour nous guider et une larme pour nous consoler. Est-il une circonstance, une situation quelconque où Jésus-Christ, le Verbe fait chair, ne nous ait précédés de son exemple? ... Ah! ne détournons pas les yeux de ce grand modèle, qu'il soit toujours présent à nos regards, qu'il s'imprime, qu'il s'incarne en nous. Si le Verbe s'est fait chair, c'est pour revivre dans chacun de nous, pour nous réformer, pour nous redresser à son image et à sa ressemblance. Tout ce qui ne s'ajuste pas sur ce divin modèle, tout ce qui n'est pas conforme à ce type de l'homme régénéré, tout ce qui n'atteint pas à la mesure, à la taille, à l'âge parfait de Jésus-Christ... reste enveloppé dans la lignée des hommes déchus et n'est pas incorporé à la race des saints... car il n'y a pour l'homme ici bas qu'un type, qu'un idéal, qu'un modèle, c'est le Verbe de Dieu fait chair. » (1)

Copions-le donc, chers Tertiaires, ce divin original, faisons-le revivre dans chacun de nous, et que rien désormais n'altère et ne défigure en nous l'image de Jésus, qui, par amour pour nous, s'est fait homme et est venu habiter parmi nous. Rappelons-nous et tâchons de mettre en pratique ces paroles de saint Augustin par lesquelles je termine cet article : « O homme ! depuis le commencement, tu consumes ta force en vains efforts pour t'élever jusqu'à la vraie humanité. Regarde donc l'Homme, forme-toi à son image, et toi aussi tu deviendras homme. Depuis des siècles tu étais privé de bonheur et de paix, car Dieu, sans qui tu ne peux vivre, semblait fuir les voies dans lesquelles tu marchais. Regarde donc ici et vois cet Homme. Marche sur ses traces ; tu peux être certain que si tu le copies au point de devenir un homme complet, tu trouveras aussi Dieu et avec Dieu ta fin dernière. »

(à suivre)

FR. VINCENT, O. F. M.

(1) (Mgr Freppel).



pourqu
de la m
tant ai
comme
la tyran
de la ty
des par
craignai
le nivel
tien, et
rait la s

(1) Ex
œuvres c

(2) S.

du 26 ma

« J'ai o

scandalis

dra peut-

timorée :

faites don

saute aux

e dans la
ons, nous
afin d'être
es condi-
épreuves,
laissant
er et une
situation
is ait pré-
les yeux
s regards,
s'est fait
nous ré-
mbance.
qui n'est
qui n'at-
Christ...
n'est pas
ne ici bas
de Dieu

faisons-le
l'altère et
our nous,
ons-nous
Augustin
depuis le
our t'éle-
; forme-
puis des
ns qui tu
narchais.
races ; tu
venir un
eu ta fin



L'Esprit du Tiers-Ordre

Et les besoins des temps présents (1)

(Fin)



III. Démocratie et humilité



L'ESPRIT du Tiers-Ordre n'en est pas moins, qu'on le veuille ou non, comme celui de l'Evangile même, profondément démocratique. Et j'avoue que, puisque ce mot qui, après tout, est bon et dit bien ce qu'il veut dire, sonne agréablement aux oreilles de la masse nationale, ainsi qu'un cardinal français l'expliquait l'autre jour en termes éloquents à nos pèlerins du Vatican (2), je ne comprends pas du tout

pourquoi, sous prétexte qu'il peut signifier la tyrannie anonyme de la multitude, nous nous refuserions à l'employer, nous mettant ainsi nous-mêmes hors des courants de la vie nationale, comme si le mot monarchie ne pouvait pas s'entendre aussi de la tyrannie imbécile et cruelle d'un Néron, ou le mot aristocratie de la tyrannie brutale des décemvirs, du Conseil des Dix ou des parlementaires anglais du temps de Cromwell. Et si l'on craignait, ainsi qu'on le dit, que la démocratie ne verse dans le nivellement et dans l'anarchie, ce serait encore l'esprit chrétien, et spécialement l'esprit du Tiers-Ordre, qui, seul, pourrait la sauver.

(1) Extrait d'un rapport de M. Fonsegrive, au Congrès international des œuvres catholiques 1900.

(2) S. Em. le cardinal MATHIEU, dont voici les éloquentes paroles (toast du 26 mai 1900) :

« J'ai osé prononcer ici le mot de *démocratie*, et je crains d'avoir peut-être scandalisé quelque âme excellente qui tient ce mot pour suspect et me prendra peut-être pour un abbé démocrate déguisé en rouge. Rassurez-vous, âme timorée : je ne suis pas un abbé démocrate ; je respecte vos scrupules, mais faites donc attention ! Pourquoi reculer devant le nom quand la chose vous saute aux yeux ?

Car dans le Tiers-Ordre comme dans tous les ordres religieux, comme il est nécessaire dans toute société, il y a une hiérarchie, il y a un discrétore ou conseil, un maître des novices et un supérieur, et l'autorité de chacun est respectée. L'obéissance, cependant, ne s'adresse pas à la personne, mais à la fonction. Personnellement, tous les membres de l'Ordre sont égaux, mais leurs fonctions étant hiérarchisées et dès lors étant inégales, le respect va non à l'homme mais à sa charge, on rend hommage non pas à son être individuel mais à sa valeur sociale. Et c'est tout à fait l'idée qui préside à la hiérarchie dans l'Eglise. Ce n'est jamais à un homme que l'on obéit quand on est chrétien, c'est à Dieu, dont l'ordre se manifeste par la charge dont cet homme est revêtu, par la fonction qu'il exerce. La hiérarchie dans l'ordre véritable est bien moins personnelle que fonctionnelle, et c'est précisément ce qui nous permet de donner des marques de respect et de déférence à des fonctions dont nous ne pouvons parvenir à estimer les titulaires.

Ainsi donc l'égal respect dû à la dignité humaine n'empêche pas de marquer des degrés dans les révérences sociales. Tout ce qui dans la société a de la valeur, de la puissance, mérite qu'on l'estime à proportion même de cette puissance, de cette valeur. Alors même que ces puissances ne tiendraient pas expressément de la loi autorité, elles n'en seraient pas moins dignes de nos justes appréciations. Ce que l'on appelle noblesse et qui marque par ses degrés les valeurs sociales se mesure et s'apprécie précisément à la fois par l'intensité de la puissance et par son expansion de rayonnement. Plus une force étend loin ses ondes à travers les rangs sociaux, ou, comme disait saint Ignace, plus elle est universelle, plus par elle-même elle a de

« Doutez-vous que vous soyez sur mer quand vous dansez sur les vagues et que vous avez mal au cœur? Vous ne vous occupez pas de la démocratie? Soyez tranquilles, comme disait Royer-Collard, la démocratie s'occupera de vous, et puisqu'elle s'occupera de vous, il faut bien l'affronter. Puisque vous êtes sur mer, il vous faut bien un pilote, une boussole, des marins et un vaisseau solide capable d'affronter les orages. Je ne prolonge pas la comparaison qui s'explique d'elle-même. »

Léon XIII a, depuis, adopté et consacré ce terme de *démocratie* appliqué à l'action sociale chrétienne en définissant plus nettement le sens de ce mot et les limites de cette action.

nobles
tituées
vrirons

Au
vertus
répand
et les
dont l'
travers
social
la plus
après
social
estimé
toujour
plus de
et qu'u
méritai
mais sa

C'est
nobless
hérédit
sociales
de la f
naissan
à sa pl
les trad
de fami
les rest
une joi
de voir
ler sous
personr
leurs se

Et er
honorer
et nous
toutes
Vous ve

noblesse. Et, par conséquent, à côté des autorités sociales constituées par la loi qui, par là même, fixe les rangs, nous en découvrons d'autres.

Au premier rang nous placerons dans notre vénération les vertus rayonnantes et mystérieuses qui s'engagent à la prière et répandent sur la société tout entière la grâce de leurs sacrifices et les mérites de leurs pieux élans. Puis, viendront tous ceux dont l'intelligence, le talent, la parole ou la plume propagent à travers le monde la vérité. La sphère de leur rayonnement social est illimitée, leur influence purement spirituelle est donc la plus universelle et la plus large qui soit, c'est donc à eux après les puissances constituées que doivent aller les honneurs sociaux. Je ne suis pas sûr que les catholiques aient toujours estimé à sa valeur cette puissance intellectuelle. Ils n'ont pas toujours voulu comprendre qu'un éloquent fils du peuple avait plus de puissance sociale qu'un oisif fils d'authentiques croisés et qu'un artisan influent dans sa commune et dans son quartier méritait — je dis : méritait — plus d'égards qu'un homme titré, mais sans influence.

C'est la naissance à laquelle le monde réserve le nom de noblesse parce que dans les régimes d'autrefois certains titres héréditaires correspondaient à des fonctions et à des forces sociales, mais les fonctions ayant disparu et avec elles beaucoup de la force, le nom seul reste, ce qui ne veut pas dire que la naissance ne mérite point honneur. Elle en mérite, au contraire, à sa place et à son rang, car même dans nos démocraties, par les traditions généreuses et les qualités du sang, par les relations de famille qu'elle possède, par les portes qu'elle ouvre, par tous les restes de l'ancien prestige, elle constitue une force. Et c'est une joie pour les catholiques, fussent-ils encore plus plébéiens, de voir les jeunes gens, descendants des anciennes races travailler sous le régime d'aujourd'hui à reconquérir par leurs mérites personnels l'influence et le rang que leurs aïeux durent jadis à leurs services sociaux.

Et enfin il n'est pas jusqu'à la fortune que nous ne sachions honorer selon ses mérites. Nous savons tous que c'est une force et nous ne nous aviserons pas de prétendre qu'un homme pauvre, toutes choses égales d'ailleurs, est l'égal d'un homme riche. Vous voyez donc, Mesdames et Messieurs, que ceux qui accusent

les partisans de l'égalité^{*} politique de vouloir détruire toute hiérarchie et de travailler au nivellement n'ont pas de si noirs desseins. Ils acceptent tout simplement l'ordre établi, et, quelles que soient leurs pensées comme hommes, je vous avoue que comme chrétiens ils n'auraient aucune peine à se plier aux lois de n'importe quel régime. Car ils savent bien que nulle liberté ne pourra les enlever au service du seul Maître et que nulle tyrannie n'est capable de les asservir.

Voilà les pensées que l'esprit d'humilité inspirera assez naturellement aux Tertiaires, et leur esprit de pauvreté leur inspirera aussi d'opposer à l'accroissement du luxe la barrière de leur simplicité. Si tous les catholiques vraiment pieux faisaient partie du Tiers-Ordre, comme, d'une part, ils en prendraient infailliblement l'esprit et comme, de l'autre, ils ne sont pas sans avoir quelque influence sur les pratiques mondaines, sur la mode et sur les usages, on pourrait espérer de voir changer bien des choses. Chaque Tertiaire s'efforcerait, en effet, non pas d'augmenter son luxe et de dépasser les autres en vaines ostentations, mais, au contraire, tout en gardant la décence et en faisant ce qui convient, retrancherait toujours quelque chose de ce qui n'augmente pas le bien-être des autres et ne sert qu'à la vanité. La décoration des appartements deviendrait peu à peu plus simple ; les ameublements, sans être de moins bon goût, auraient moins de faste, les ajustements moins de richesse. Un des plus grands défauts de nos jeunes démocraties est le désir désordonné de racheter l'égalité politique par les distinctions extérieures, de se donner l'air d'être plus qu'on n'est, et, par suite, d'imiter constamment ceux qui paraissent être d'un rang social supérieur. C'est donc à ceux-ci qu'il appartient de créer une imitation en contraire et, au lieu d'attirer les autres à la dépense et au luxe, de les induire, au contraire, à la simplicité et à la modération. Or, on ne saurait être Tertiaire sans se demander non pas : Quel raffinement nouveau pourrai-je inventer, mais : Quelle inutilité puis-je supprimer sans manquer à ce que je dois ?

Voilà, Mesdames et Messieurs, quel est l'esprit du Tiers Ordre, voilà quelques-uns des effets religieux et sociaux qu'il peut amener. Ce sont ceux-là mêmes que Léon XIII, avec sa perspicacité souveraine, attend de lui et n'attend d'aucun autre groupement, d'aucune autre confrérie. Le Tiers-Ordre, en nos temps,

ne vis
les pl
s'opèr
virule
de l'at
choses
dehors
Ordre
de pat
l'amou
honori
plein
Comm
un par
oppose
le rail
des ser
Messie
vous g
vous n
la Croi
entrez

ne vise pas, ainsi qu'il le fit au XIII^e siècle, à être un des agents les plus efficaces de la révolution sociale. Cette révolution s'opère en dehors de lui et le ferment qui l'anime est d'une virulence telle qu'au lieu de le renforcer il convient, au contraire, de l'atténuer et de le régler. Le Tiers-Ordre, pas plus dans les choses sociales qu'ailleurs, n'a une *doctrine* particulière en dehors des doctrines communes du catholicisme. Mais le Tiers-Ordre a un *esprit*, un esprit d'amour, de pénitence, d'humilité, de pauvreté. Dans un monde qui périt d'orgueil, il professe l'amour des humiliations ; dans un monde plein de faste, il honore la pauvreté et s'efforce de la pratiquer ; dans un monde plein de débauches et de convoitises, il inspire la pénitence. Comme le christianisme, dont il n'est qu'une application, avec un particulier souci de la perfection, il apparaît donc comme opposé à l'esprit du monde. Il exige des sacrifices, il sait qu'on le raille et qu'on l'estime peu distingué. « On n'y trouve que des servantes, » disent quelques dédaigneux. C'est précisément, Messieurs, sur cette faiblesse du Tiers-Ordre que je compte pour vous gagner à sa cause. Car vous êtes chrétiens et il suffit de vous montrer une voie dédaignée pour que vous voyiez au bout la Croix du Maître. Et dans cette voie royale, Messieurs, vous entrez toujours.





Nouvelle Fleur du Jardin Séraphique

La B. Marie Crescence de Kaufbeuren

DU TIERS-ORDRE REGULIER DE SAINT FRANCOIS.

I. L'enfant de la Grâce. (suite)



L fut donné à notre jeune Sainte, par une disposition délicate de la divine Providence, de participer aux sacrements de l'Eucharistie et de la Confirmation, beaucoup plus tôt qu'il n'est d'usage. Elle reçut la Confirmation vers l'âge de quatre à cinq ans, en même temps qu'une de ses sœurs plus âgée de six ans. Elle avait à peine atteint sa septième année quand on l'admit pour la première fois à la Table Sainte.

Nous ne redirons pas les ardeurs séraphiques qui embrasèrent cette jeune âme à l'approche de son Bien-Aimé, ni les divines effluves de grâce qui se répandirent sur tout son être aux jours de la visite de son Créateur. Ne pouvait-elle pas dire à chaque instant avec la Bse Marguerite-Marie : « Je possède en tout temps et je porte en tout lieu et le Dieu de mon cœur et le cœur de mon Dieu ? »

Nous avons raconté plus haut l'admiration du catéchiste devant les réponses si élevées et en même temps si précises de sa jeune élève : c'est qu'elle puisait sa science et ses lumières auprès de Celui qui rend éloquentes les lèvres des petits enfants. Les progrès dans la science de la foi et de la vertu, dans la science des Saints, ne l'empêchaient nullement de s'appliquer avec soin à l'étude de la science humaine, dans un cadre bien restreint cependant, puisque ses parents se contentèrent de lui faire apprendre à lire et à écrire. Plus tard seulement on lui permit d'apprendre la musique. Du reste, le bon Dieu l'avait bien douée : son intelligence était rapide et profonde, son imagination vive et brillante, son caractère doux et aimable ; elle avait par-dessus tout un cœur

tendre
sacrifi
savait
Un
min ;
ne pe
planté
là que
rable c
sans c

Tell
foyer
chréti
leçons
leçons
transp
calice,
ceux q
élan ve
en jou
sentier
sinon d
trons d
tisseme
reconn
convers
table ;
épines
qui ne

Dès
qu'elle
emprei
Les en
pour de
contrai
nier du
vertus c
dans la
à l'exen

tendre et fort, toujours prêt aux actions les plus généreuses et aux sacrifices les plus pénibles. Dans les travaux du ménage elle savait remplir le rôle de Marthe aussi bien que celui de Marie.

Une fleur rare et délicate ne saurait croître sur le grand chemin ; il lui faut un jardin fermé. Ainsi l'enfant choisi par Dieu ne peut se développer que dans le jardin où le divin Maître l'a planté, c'est-à-dire, avant tout, dans la famille chrétienne. C'est là que cette plante, chère au cœur de Dieu, trouve le terrain favorable où les germes de vie naturelle et surnaturelle se développent, sans crainte des frimas de la nuit ou des ardeurs du jour.

Telle fut la famille à laquelle Dieu confia la petite Anne. Au foyer domestique elle reçut les exemples de toutes les vertus chrétiennes. Son père et sa mère savaient mettre en pratique les leçons qu'ils donnaient à leurs enfants. Anne profita de ces leçons ; toute sa vie en sera la preuve. Vraie fleur du Paradis transplantée sur la terre, elle entr'ouvrira dès l'aurore son suave calice, elle répandra ses célestes parfums et embaumera tous ceux qui l'approcheront de la bonne odeur de Jésus-Christ. Son élan vers Dieu ne se ralentira jamais ; sa fidélité croîtra de jour en jour ; elle poursuivra sa marche, toujours plus rapide, dans le sentier de la perfection. Jamais elle ne connaîtra ce moment sinon de faiblesse, au moins de ralentissement, que nous rencontrons dans la vie de presque tous les Saints, faiblesse ou ralentissement qui sera plus tard la matière de leur repentir et de leur reconnaissance envers Celui qui leur a accordé la grâce de la *conversion*. Sans doute, une telle vie peut nous sembler peu imitable ; cependant n'est-il pas consolant de rencontrer parmi les épines de ce monde un lis que ne ternit aucun souffle impur, et qui ne connut jamais la flétrissure du mal ?

Dès l'âge de six ans Anne, avait fait le vœu de chasteté, vœu qu'elle garda intact jusqu'à sa mort. L'angélique candeur empreinte sur tout son extérieur la faisait appeler *le petit ange*. Les enfants aiment d'ordinaire le jeu, la compagnie, le bruit : pour des enfants, y a-t-il du bonheur sans tapage ? Anne, au contraire, aimait la solitude et le recueillement ; visiter le Prisonnier du Tabernacle, telle était sa récréation la plus agréable. Les vertus que les autres pratiquent à peine après des années d'efforts dans la vie spirituelle, elle les pratiqua dès ses premières années ; à l'exemple de l'Enfant-Dieu, *elle croissait en âge, en sagesse et en*

grâce devant Dieu et devant les hommes. Aucune parole ne pourrait rendre plus exactement ses progrès continus dans le chemin de la perfection.

Mais la vertu qu'on pouvait admirer en elle par-dessus toutes les autres pendant son adolescence, ce fut son obéissance toujours prompte et joyeuse. Adroite et active, elle secondait sa mère dans les travaux du ménage, et souvent même elle aidait son père au métier de tisserand. Au milieu de toutes ces occupations, la paix du cœur était sans cesse peinte sur son aimable visage ; toutefois malgré sa gaiété elle parlait peu ; elle savait que le silence est nécessaire à qui veut entendre la voix de Dieu ; toujours attentive à écouter les inspirations de la grâce, le bruit du monde ne pouvait l'arracher à son profond recueillement.

Dès lors aussi se manifesta en elle un amour tendre et dévoué pour les pauvres et les malades. Point de peine, point de misère qui n'éveillât sa compassion. Elle recevait les pauvres avec des paroles si aimables et si respectueuses qu'elle n'aurait pas mieux reçu de grands seigneurs.

Anne savait combien la mortification nous est nécessaire pour conserver les dons de Dieu ; aussi, malgré sa jeunesse, elle employa les jeûnes, les veilles et d'autres pénitences pour dompter son corps : belle leçon pour notre lâcheté toujours prête à s'exempter du devoir dès qu'il se présente la moindre peine à supporter. L'occasion d'acquérir la patience ne lui manqua pas : le diable commença de très bonne heure à la tourmenter.

Le résultat de ces pénitences et de ces épreuves fut un éminent esprit d'oraison. Durant des heures entières elle demeurait immobile, à genoux, dans le réduit obscur qui lui servait d'oratoire et de lieu de pénitence. Tous les matins elle assistait au saint Sacrifice de la Messe et ne quittait le pied de l'autel qu'au signal de l'obéissance. Avec la permission de son directeur, elle approchait de la Sainte Table le dimanche et les jours de fête. Quel beau spectacle pour les Anges et pour les hommes ! La préparation était longue. Dès la veille, Anne redoublait ses prières et ses mortifications : son ardent désir de la Sainte Communion l'empêchait même de dormir, et longtemps avant le jour elle était agenouillée devant l'église attendant l'ouverture des portes. Plusieurs fois, ô merveille ! la porte fermée par de solides verroux s'ouvrit devant la jeune fille et se referma derrière elle.

Au moment
la dévotion
tants la p
entière et
son cœur

Avec l
la dévotion
lence des
souffrance

Est-il é
l'estime e
ou protes
gueil ; il
les offices
toujours s

C'est ai
dans la s
ruisseau l
dilection
modèle d
dans sa je
vie future
aimait tou
pour un j
selle, mais
de la cré
l'amour d
gagné pou
seul règne

Ne cro
cette vier
Dieu épro
aussi eut-
à subir les

Elle av
montra à
l'habit de
l'habit qui
reuse trac

Au moment de la Communion, toute sa personne exprimait la dévotion qui l'animait : son seul aspect inspirait aux assistants la piété et le recueillement, et sa journée se passait tout entière en saints entretiens avec l'Hôte Divin, caché au fond de son cœur.

Avec l'amour de l'Eucharistie se développait dans son cœur la dévotion à la Passion du divin Sauveur, dévotion par excellence des enfants du Stigmatisé de l'Alverne : le souvenir des souffrances de Jésus suffisait pour faire couler ses larmes.

Est-il étonnant que tant de vertus aient attiré à l'humble vierge l'estime et le respect de tous ceux qui la connurent, catholiques ou protestants ? Mais Anne écartait avec soin toute pensée d'orgueil ; il n'est rien qu'elle ne fit pour s'affermir dans l'humilité : les offices les plus vils et les plus pénibles de la maison avaient toujours sa préférence.

C'est ainsi que les jours de cette vierge innocente s'écoulaient dans la simplicité et la tranquillité, semblables aux ondes du ruisseau limpide au fond d'une paisible vallée. L'enfant de prédilection de ses parents, un objet d'admiration pour le monde, le modèle de ses compagnes, telle fut Anne dans son enfance et dans sa jeunesse : les grands orages qui devaient tourmenter sa vie future ne grondaient pas encore ; le ciel lui souriait, elle aimait tout le monde, tout le monde l'aimait : rien de plus doux pour un jeune cœur que le sentiment de cette affection universelle, mais rien de plus dangereux aussi : car, que de fois, l'amour de la créature ne prend-il pas dans ce cœur la place réservée à l'amour du Créateur ? Cependant ne craignons pas : Dieu a déjà gagné pour lui seul le cœur de sa servante, et dans ce cœur Dieu seul règnera en maître absolu.

Ne croyons pas toutefois que cette enfant de bénédiction, cette vierge prudente, ne goûta jamais au calice d'amertume : Dieu éprouve ceux qu'il aime : Anne n'échappa guère à cette loi ; aussi eut-elle souvent à endurer de cruels abandons intérieurs et à subir les attaques furieuses de Satan.

Elle avait quatorze ans, quand, un jour, son ange gardien se montra à elle portant d'une main une croix rouge, et de l'autre l'habit de saint François : « Regarde, mon enfant, dit-il, voici l'habit qui t'est préparé. » Voilà donc l'avenir de notre Bienheureuse tracé d'avance : une vie de souffrances, une croix d'amour

portée sous l'habit de saint François. La vierge entendit l'appel de Dieu, aussitôt sa décision fut prise, mais ce ne fut que longtemps après qu'elle put l'exécuter ; de grands obstacles s'opposèrent à l'accomplissement de son désir ; cependant rien ne troubla la confiance de notre sainte enfant : Celui qui lui avait inspiré cette résolution, ne saura-t-il pas lui fournir les moyens de la réaliser ?

(A suivre).

Fr. ANSELME O. F. M.



Sanctuaires de la Couronne Franciscaine



Septième Allégresse de Marie : Sa Glorieuse Assomption



Nous avons rapporté la Mort de Marie, arrivons aujourd'hui à sa sépulture et à sa Résurrection.

La Sépulture et Résurrection de Marie

COMME le pèlerin harassé, à la suite d'une longue et pénible course, appelle le repos de toute l'ardeur de ses vœux, ainsi et plus fortement encore Marie soupirait après l'instant où la mort viendrait la réunir à son Fils dans les splendeurs des cieux. Enfin, nous l'avons vu, elle sonna cette heure bénie, le 15 du mois d'août, vers trois heures du soir, un vendredi, comme pour son Divin Jésus.

Voici, en abrégé, le récit que saint Méliton nous fait de la sépulture de la Très Sainte Vierge :

S.
« Marie
apôtres e
dépouille
vallée au
se met er
descend
corps sac
en tête m
Marie pa
loueux h
nière den
ples ; au
jonchaien
les nuage

« Grave
Jérusalem
soulevés
juifs se p
bre cérém
succès, J
sacrilèges
prodige e
tombent
tous ses i
angoisse
d'un ton l
supplie, r
notre seco
répond le
Jésus et à
serez sau
intercédez
mains qui
mais eiles
faites les t
Pierre an
nent leur
vent aussi
publier et

« Marie était donc morte, et le lendemain, à l'aube du jour, les apôtres et les fidèles se réunissent pour conduire la sainte dépouille de la douce Marie à l'endroit de son repos, dans la vallée au pied du mont des Oliviers. Au moment où le cortège se met en marche, tout à coup un nuage éblouissant de clarté descend des voûtes azurées et se forme en auréole au-dessus du corps sacré. Jamais funérailles ne revêtirent autant de solennité : en tête marchait saint Jean, ému, il portait la palme apportée à Marie par l'Archange ; Pierre et Paul s'étaient réservé le douloureux honneur de porter les précieux restes jusqu'à leur dernière demeure ; venaient ensuite les autres apôtres et les disciples ; au milieu de leurs larmes ils chantaient des cantiques, jonchaient le sol de fleurs et envoyaient au ciel avec leurs prières les nuages embaumés de l'encens.

« Grave et lent le cortège gagnait le Gethsémani, à l'Orient de Jérusalem ; la foule suivait calme et recueillie, lorsque soudain, soulevés par quelques prêtres ayant à leur tête Jéphonias, des juifs se précipitent pour rompre le cortège et empêcher la funèbre cérémonie. Lui-même enhardi, rendu furieux par ce premier succès, Jéphonias se précipite vers le cercueil, y porte ses mains sacrilèges pour le renverser et le fouler aux pieds. Mais, par un prodige et un châtement bien mérités, ses mains se dessèchent, tombent des poignets et viennent se fixer au cercueil, tandis que tous ses impies compagnons sont frappés de cécité. Dans leur angoisse ils se tournent vers saint Pierre, et Jéphonias s'écrie d'un ton lamentable et suppliant : « O Pierre, ami de Dieu, je t'en supplie, ne nous maudis pas dans notre affliction, viens plutôt à notre secours. » — Il n'est pas en mon pouvoir de vous guérir, lui répond le Prince des Apôtres ; mais si vous croyez au Seigneur Jésus et à Marie, la Vierge Mère, tout est possible à la foi, vous serez sauvés. — Je crois, répond à l'instant Jéphonias, mais intercédez vous même en notre faveur. — A l'instant même ses mains quittent le cercueil, reviennent se coller à ses poignets ; mais elles restent desséchées. — Venez, lui dit alors saint Pierre, faites les toucher au cercueil en disant : « Je crois tout ce que Pierre annonce et prêche. » Jéphonias obéit, ses mains reprennent leur première vigueur ; ses malheureux compagnons retrouvent aussi la vue et tous ensemble se joignent au cortège pour publier et redire le pouvoir et la clémence de Marie.

« On arrive enfin à l'entrée du sépulcre, le cercueil est déposé à l'entrée de la petite grotte souterraine et tous lui paient un dernier tribut d'hommages et de vénération. Puis, après les rites usités dans les funérailles, ils ferment le tombeau. — Que va-t-il arriver ?

« Vierge Sainte, dormez votre sommeil, reposez votre corps dans la tombe, car ils ne sont plus les jours amers où il fallait cacher dans l'obscurité d'une crèche un Dieu méconnu de tous, — ils ne sont plus les jours de deuil où vous deviez emporter votre Fils chéri par des sentiers périlleux jusqu'en Egypte où régnaient l'infidélité et le paganisme — elles ne sont plus les heures d'angoisse où sous vos yeux voilés de larmes, le sang divin coulait au Golgotha au milieu des insultes et des opprobres. Le glaive de vos douleurs a fini de vous meurtrir, il a achevé son œuvre — Jésus est dans la gloire et il vient de sonner l'heure de votre retour à Lui. — Votre âme le contemple déjà, tandis que nous veillons autour de vos restes vénérés, ensevelis sous cette froide pierre. »

Nous le savons, toute la gloire des grands de ce monde, les honneurs les plus fastueux aboutissent à une tombe, plus ou moins riche, plus ou moins orgueilleuse. Les titres les plus pompeux, les dignités les plus enviées, les applaudissements les plus frénétiques, les triomphes les plus extraordinaires tombent et finissent devant la pierre du sépulcre, et c'est justice. « Qu'ils périssent, oui, qu'ils périssent, dit un auteur du siècle dernier, ces corps abominables, victimes de tous les vices et de toutes les ambitions, de l'impudicité et de l'intempérance, que ces yeux qui ont jeté tant de regards indécents, que cette langue qui a tenu tant de discours obscènes, que ces mondains que le péché infâme a marqués de ses traits honteux soient dégradés, défigurés, flétris, le châtement est mérité, il est juste. Mais, Seigneur, allez-vous permettre que ce sein virginal qui vous a porté, que ces bras dans lesquels vous avez reposé, que ce cœur qui vous a tant aimé, allez-vous permettre qu'ils deviennent la pâture des vers ? — Non, chers lecteurs, le Fils de Dieu n'abandonnera pas à la corruption ce corps qui fut son temple, ces mains qui lui ont prodigué tant de caresses, ce front qui s'inclina avec tant de sollicitude sur les faiblesses de son enfance. — Ce sanctuaire vivant, où le Verbe incarné demeura si longtemps, se dissoudra,

se voir
du Chri
n'oserai
l'admett
là dans
cendit u
mais la t
un dépôt
pas ce q

Marie
est trop
horreurs
contemp
de cette
sort tout
rise à voi
passe tou
des grand
qui finit
Marie. L
cantique
Marie res
Mère, le
germe d'i
nir captiv
est plus,
phale au
sépulcre,
nal de Jé
nut jamais
sans dout
illustre de
droite du
quables pa

Marie e
sons-y sou
nous diror

se voir réduit en poussière ! — cette chair vierge, qui fut la chair du Christ, connaître du tombeau la pourriture ! — non, non, je n'oserai jamais en avoir la pensée dit saint Augustin, non, ne l'admettons pas. Le corps inanimé de la Très Sainte Vierge est là dans le sépulcre ; mais c'est parce que celui de Jésus y descendit un jour ; sa dépouille mortelle est confiée à la tombe ; mais la tombe va la garder dans sa complète intégrité, comme un dépôt sacré. Non, s'écrie encore David, non, vous ne livrez pas ce qui est saint à la corruption. »

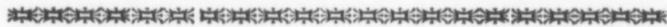
Marie est morte ; mais sa virginité est trop parfaite, son corps est trop pur, sa sainteté trop éminente pour avoir à subir les horreurs du sépulcre. Marie est morte, elle est au tombeau ; contemplons-la, voici que Jésus envoie ses anges pour la relever de cette terre où la mort l'a ensevelie depuis trois jours. — Elle sort toute radieuse de cette tombe que le prophète nous autorise à voir environnée de gloire. Quel contraste avec ce qui se passe tous les jours pour le reste du monde. Là où finit la gloire des grands de la terre, la gloire de Marie commence. La mort qui finit les triomphes d'ici-bas, la mort commence celui de Marie. Déjà des milliers d'esprits bienheureux entonnent le cantique de la victoire. Une seconde fois la mort est vaincue, Marie ressuscite : les privilèges du Fils sont communiqués à la Mère, le Saint-Esprit, en enveloppant Marie, a laissé en elle un germe d'immortalité qui terrasse la mort et l'empêche de la retenir captive. Le sépulcre de la Vierge est ouvert ; son corps n'y est plus, porté par la main des anges il a fait son entrée triomphale au ciel. — Marie est ressuscitée, elle sort glorieuse du sépulcre, sans que la trompette du jugement l'appelle au tribunal de Jésus-Christ ; il n'y a pas de juge pour Celle qui ne connut jamais la plus légère atteinte du mal. Marie est ressuscitée, sans doute pour accomplir ces paroles chantées par le plus illustre de ses aïeux, le Royal Prophète : « Elle est assise à la droite du Roi, revêtue d'habits éclatants comme l'or, et remarquables par l'infinie variété de leur richesse. »

Marie est ressuscitée, nous ressusciterons nous aussi ; pensons-y souvent et demandons le secours et l'appui de Celle dont nous dirons la glorieuse Assomption dans notre prochain article.

FR. GASTON, O. F. M.



Nouvelles de Rome



Un nouveau Bienheureux de l'Ordre. — Dans sa séance du 7 mai dernier, tenue au Vatican, la Sacrée Congrégation des Rites a confirmé le culte immémorial rendu au serviteur de Dieu, Antoine Banfadini, prêtre profès de l'Ordre des Frères Mineurs. C'est une nouvelle gloire qui s'ajoute à l'Auréole séraphique déjà si brillante et une nouvelle fête dans le bréviaire et le missel *Romano-séraphiques*. Par une coïncidence providentielle le nouveau Bienheureux porte le nom du glorieux Thaumaturge de Padoue, après avoir imité ses vertus.

Mort de Mgr Pio Nesi. — Notre dernière correspondance annonçait la préconisation à la dignité épiscopale de ce jeune et zélé missionnaire. Quelques jours après la célébration du Consistoire, un télégramme de Chine apportait au R^m Père Général la triste nouvelle de la mort de cet Evêque. Le divin Pasteur a voulu l'appeler à la couronne éternelle, avant même que le nouvel élu ait eu connaissance de son élection. C'est le sixième Evêque de l'Ordre des Frères Mineurs mort en Chine depuis dix mois.

Consécration à la Sainte Vierge du diocèse de Sutri et Nepi. — Le 5 mai, le joyeux pays de Saint-Elia, célèbre par son sanctuaire de la Madone offrait un spectacle des plus attrayants.

Sur l'imitation de leur Pasteur, Mgr Bernard Doebbing des Frères-Mineurs, les fidèles des pays limitrophes de la Sabine et de Viterbe accouraient pour assister à la solennelle consécration des deux diocèses de Nepi et de Sutri à *Sancta Maria ad Rupes*.

A dix heures, la sainte Image était portée processionnellement au sanctuaire de Saint-Elia où Mgr Doebbing après la Messe pontificale consacrait son diocèse à Marie.

Les séminaristes de Nepi firent entendre leur excellente musique et le R. P. Robert Sevra donna un discours de circonstance. Splendides furent les illuminations du sanctuaire et du château que termina un brillant feu d'artifice.

Jubi
Em. le
premièr
German
célébrer
venus d

Une
Instituts
les cons
Rites so
vertus l
Sœurs d
de Dieu

Les
Comme
les origi
mens, A
charman
Léon, se
la rédac
premiers
attribués



Gardien.
gouverner
charges in

Jubilé du Cardinal Steinhueber. — Le 20 avril, Son Em. le Card. Steinhueber célébrait le 50^{me} anniversaire de sa première messe dite à Rome, alors qu'il était élève du Collège Germanique. La santé du Prince de l'Eglise n'a pas permis de célébrer le jour même les fêtes projetées, mais de toute part sont venus de nombreux témoignages de joie et de félicitation.

Une prochaine béatification. — Au moment où les Instituts religieux sont persécutés, Dieu se plaît à les bénir et à les consoler. Le dimanche 19 mai, la Sacrée Congrégation des Rites sous l'auguste présidence de Léon XIII approuvait les vertus héroïques de la Vén.^e Emilie de Rodat, fondatrice des Sœurs de la Sainte Famille. La béatification de l'illustre servante de Dieu est maintenant assurée.

Les Publications de l'Annaliste de l'Ordre. — Comme nous l'avons annoncé, plusieurs documents inédits sur les origines franciscaines ont été publiés par le P. Léonard Lemmens, Annaliste de l'Ordre. Le premier opuscule renferme une charmante vie du Bienheureux Egide d'Assise, écrite par le Frère Léon, secrétaire de Saint François. Un second opuscule donne la rédaction primitive du *speculum perfectionis*, collection des premiers documents relatifs à la vie du Patriarche séraphique, attribués à Frère Léon et aux Compagnons du Saint.



Chronique Franciscaine

TERRE-SAINTE

Décès. — La Custodie de Terre-Sainte a de nouveau à déplorer la perte de deux religieux. L'un est le T. R. P. Antoine de Tivoli, décédé au couvent de Sainte-Catherine à Alexandrie d'Egypte, dont il était Gardien. Homme d'un grand cœur, érudit et très habile dans le gouvernement, il avait pendant de longues années rempli des charges importantes. Très versé dans la conduite des hommes;

il avait su s'attirer la confiance de tous. C'est en somme une des plus belles figures franciscaines de Terre-Sainte qui vient de disparaître. En 1899, le 25 décembre, la population catholique d'Alexandrie l'avait à l'envi fêté à l'occasion de son jubilé sacerdotal. Il était mûr pour le ciel.

Le second religieux enlevé aux Saints Lieux comme à l'affection de ses frères en saint François est le R. P. Denis de Frosinone, Gardien de notre couvent de Sainte Catherine à Bethléem, mort le jour de Pâques. C'était également un excellent religieux, affable, dévoué au culte de l'Enfant Divin de la Crèche, à côté de laquelle il passa les derniers mois de sa vie terrestre. Il était attaché à la Custodie depuis 1866. Ses funérailles firent bien voir à quel point il était estimé de tous. *Requiescant in pace!*

Visite pastorale. — Le R^me P. Custode de Terre-Sainte vient de rentrer à Jérusalem après avoir terminé la visite pastorale de l'Égypte et de l'île de Chypre. — Pour l'instruction de nos lecteurs qui ignorent peut-être ou qu'intéresse le développement de l'action franciscaine en Terre-Sainte, nous résumons brièvement le trajet parcouru par le R^me P. Custode. En Égypte d'abord, le Visiteur eut à parcourir successivement les seize maisons, couvents ou hospices qu'y occupent les Franciscains. Il fut très satisfait de l'activité et de l'influence considérables qu'exercent ces religieux. Chacune de ces missions est un foyer de civilisation, de christianisation, de toutes sortes de bienfaits, moraux et intellectuels. Alexandrie et Le Caire sont les sièges principaux de cette action évangélique et franciscaine.

A Alexandrie, Italiens, Allemands, Français, Anglais, Maltais, Arabes, Slaves, etc., trouvent dans le sein de la famille séraphique des religieux sachant parler leur langue à tous et leur administrer les secours du ministère paroissial. Il en est ainsi dans tout Le Caire. Certes, le passage en Égypte de saint François n'a pas été stérile ! — A Port-Saïd le R^me P. Custode reçut des rapports sur l'état florissant des écoles paroissiales, dirigées par nos Pères. — A Bulacco, où sont également ses frères, il bénit solennellement leur nouvelle église.

Il visita encore l'hospice de Damiette, la première terre d'Orient abordée par notre séraphique père, lorsque l'amour des âmes et du martyre le poussa vers ces plages inhospitalières. Certes, le zèle des fils de saint François à Damiette prouve que la flamme

qui em
enfants

D'Ég

Il y vis
nos Pè
sol ; c
là à Jér
todie d
lée, que
Terre-S
port de

Dise

nos lect

L'eau q

songeon

Orient.

bien sou

née par

vés au-

L'eau ai

citernes

il y a d

près : e

Pour l'o

neuvain

des pèler

aura fait

Pèler

endroit d

se trouve

Ils s'y so

point de

Ils acc

ques du p

placemen

dans la v

du départ

pour un p

voulu sin

qui embrasait le cœur du Père n'est pas éteinte au cœur de ses enfants.

D'Egypte le R^m. Père Visiteur fit voile pour l'île de Chypre. Il y visita les couvents de Larnaca, les hospices de Nicosie, où nos Pères sont à élever une nouvelle église, puis ceux de Limassol ; c'est en cet endroit qu'il termina son voyage. Il rentra de là à Jérusalem, au couvent de Saint Sauveur, siège de la Custodie de Terre-Sainte. Peu après, il repartait pour visiter la Galilée, que Notre-Seigneur a parcourue en tous sens. Les Pères de Terre-Sainte y ont plusieurs maisons. Nous n'avons pas le rapport de cette partie du voyage du R^m P. Custode.

Disette d'eau à Jérusalem. — Ceci pourrait surprendre nos lecteurs qui ne sont pas au courant des mœurs d'Orient. L'eau que nous avons ici en profusion, tellement que nous ne songeons même pas à sa valeur, est une chose précieuse en Orient. D'abord, dans ces contrées brûlantes, l'eau est rare, et bien souvent de mauvaise qualité. Dans les villes, l'eau est amenée par des aqueducs, partant de montagnes très éloignées, élevés au-dessus du sol et conduisant l'eau sur un plan incliné. L'eau ainsi amenée se déverse dans les nombreuses fontaines ou citernes de la ville, où chacun s'approvisionne. Or, cette année il y a disette d'eau : les fontaines sont desséchées ou à peu près : en sorte que l'eau se vend. Tous soupirent après l'eau. Pour l'obtenir du ciel les catholiques font des triduums et des neuvaines, les juifs des processions, et les Turcs des jeûnes et des pèlerinages. Espérons que Dieu se sera montré clément et aura fait cesser cette disette.

Pèlerinage turc à Nébi-Monsa. — Nébi-Monsa est un endroit de Palestine où les Musulmans croient faussement que se trouve le tombeau de Moïse. Ils y font de grands pèlerinages. Ils s'y sont rendus cette année le jour du Vendredi-Saint. Le point de départ est Jérusalem.

Ils accourent par milliers : Ce sont les Turcs les plus fanatiques du pays. Ils partent de la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement de l'Ancien Temple des Juifs, et descendent en défilé dans la vallée de Josaphat. Un coup de canon a donné le signal du départ. La troupe est des plus variées et des plus bizarres pour un pèlerinage — mais il faut dire que c'est le diable qui a voulu singer les pieuses processions des chrétiens, et le diable

singe grossièrement. Donc, il y a là des bannières, des bouffons, des tambours arabes, des grelots, des lutteurs, des fanatiques à demi-nus, ayant les joues transpercées de part en part par des pièces de fer. Ce n'est pas tout. Il y a encore des soldats, qui à pied, qui à cheval, les uns portant des bannières, les autres des instruments pour étourdir (ils appellent cela des instruments de musique); enfin il y a les chefs religieux des mahométans. En somme la troupe n'est pas moins bizarre que l'énumération qui vient d'être faite. Le vacarme que fait cette foule de pieux pèlerins fait perdre la tête et ôte l'envie d'assister une seconde fois à son départ pour Nébi-Monsa et la tombe de Moïse.

Les pèlerins passent sept ou huit jours en cet endroit, but de leur voyage. Ils sont censés y faire pénitence : ils y font sûrement des scènes burlesques. Les mufti, leurs chefs religieux, les dirigent, et les ramènent enfin non moins solennellement (lisez bruyamment) qu'ils étaient partis.

(*Oriente-Serafico*).

A TRAVERS LE MONDE

Les Missionnaires de la Sainte Famille, du Tiers-Ordre de Saint-François. — C'est le nom d'un nouvel Institut, qui se rattache intimement aux Frères Mineurs par le Tiers-Ordre et par l'esprit franciscain qui l'anime.

Touchés des besoins et des misères de la classe ouvrière, des prêtres généreux ont voulu se consacrer à imiter Jésus de Nazareth, se faisant humblement, comme lui, les patrons de jeunes artisans de tous les métiers.

Le T. R. P. Boisard, Supérieur Général de l'Institut, connaisseur pratique de la vie industrielle, s'est entouré de prêtres dévoués et a fondé avec eux des ateliers que la ville de Lyon n'a cessé d'admirer.

Encouragée par cet essai, cette société a fondé, en Tunisie, deux établissements missionnaires : Sainte-Marie-du-Zit et Sainte-Marguerite, comprenant ensemble 2,000 hectares.

Le premier prépare aux colonies des colons connaissant pratiquement l'agriculture, et Sainte-Marguerite élève des femmes de ménage qui deviendront les compagnes habiles de nos colons.

Tertiaires de saint François, les prêtres de la Sainte-Famille

ont app
Mission
d'intérie

Ainsi
deviend
les am's
reconn
les prêtr
ou des a
ministèr
tents d'

L'utili
per à au
la propa
de Lyon
une œuv
des Frèr
accueille

La no
Tertiaire
classe ou
à l'Ordre
faible de

La Ré

Crémieu
Nous
œuvre si
le vieux t

Mont
lenc
imp
dans le si
irrésistible
entière.

Durant
trouvée ré
chester. M

ont appelé à leur aide, à Sainte-Marguerite, les Franciscaines Missionnaires de Marie, qui sont également chargées des soins d'intérieur à Sainte-Marie-du-Zit.

Ainsi comprises, Sainte-Marguerite et Sainte-Marie-du-Zit deviendront, pour les missions, des établissements typiques dont les amis de la propagation de la Foi ne peuvent manquer de reconnaître l'utilité. Les Vicaires Apostoliques, qui appelleront les prêtres de la Sainte Famille pour des établissements agricoles ou des ateliers de métier, ne seront plus obligés d'arracher au ministère des prêtres missionnaires, utiles ailleurs, et peu compétents d'ordinaire pour ces établissements agricoles et industriels.

L'utilité des missionnaires de la Sainte-Famille ne peut échapper à aucun esprit sérieux, surtout à ceux qui ont étudié à fond la propagation de la Foi. Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon l'a compris et en bénissant la nouvelle société, il a fait une œuvre utile à l'Eglise et aux Missions, Le R^{mo} Père Général des Frères Mineurs a béni, lui aussi, cette nouvelle famille qu'il accueille avec espérance.

La nouvelle société espère se recruter parmi les nombreux Tertiaires qu'anime de nos jours l'esprit de dévouement à la classe ouvrière et parmi les cœurs généreux qui attachés de cœur à l'Ordre de saint François sont empêchés par une santé trop faible de se ranger dans le grand Ordre des Frères Mineurs.

La Résidence du Supérieur Général est à Lyon 13, rue du Crémieux.

Nous sommes heureux de constater par l'éclosion de cette œuvre si actuelle et d'un grand nombre d'autres similaires que le vieux tronc franciscain n'a rien perdu de son antique vitalité.

CANADA

Montréal. — Fraternité Sainte Elisabeth. — Au lendemain d'une retraite, lorsque l'âme est encore toute imprégnée des suaves et profondes impressions recueillies dans le silence de la prière, on sent le besoin, pour ainsi dire irrésistible, de les prolonger en les communiquant à la famille entière.

Durant huit jours, la grande Fraternité Sainte Elisabeth s'est trouvée réunie dans notre nouvelle et chère église de la rue Dorchester. Malgré le mauvais temps, le R. P. Berchmans, nous a

rassemblées et réunies assidûment, quatre fois par jour. La fermeté et la douceur de sa doctrine toujours si propre à réveiller les tièdes et à encourager les plus timides, n'ont pas manqué de trouver le chemin de nos cœurs. Aussi en l'entendant on ne pouvait que se dire : mais il est facile de se sauver, il n'y a qu'à aimer Dieu — et est-ce donc difficile d'aimer Dieu ? Non, car le prédicateur nous l'a bien prouvé, il n'y a qu'à le vouloir — et pour cela, inutile de faire des choses extraordinaires, il suffit d'accomplir nos devoirs d'état ; et nous serons alors certaines de posséder cet amour de Dieu que toute bonne Tertiaire ambitionne d'acquérir. Nous l'avons toutes éprouvé, cette parole de Dieu distribuée si généreusement suivant les différents besoins n'était-elle pas la table du Père de famille où chacun trouve le mets qui lui convient ? aux unes la résignation et le courage, à d'autres la modération, l'humilité... à toutes la charité fraternelle, charité désintéressée qui sait non-seulement faire le bien elle-même mais se trouve en outre tout aussi heureuse de celui accompli par ses Sœurs, autour d'elle. Et puis, avantage inappréciable, non-seulement nous pouvions nous servir sur place, il nous était de plus permis et même recommandé de nous faire pour l'avenir une provision abondante de ces mets que le temps n'altère point. Aussi, imitant l'enfant introduit dans un jardin magnifique qu'il quitte à regret, avons-nous jeté de l'autre côté de la haie nombre de bonnes pensées — pensées que nous retrouverons dans le cours de l'année, comme autant de fleurs précieuses dont le parfum nous fera oublier les ennuis de la route, fruits délicieux qui nous rafraîchiront et ranimeront nos forces dans la montée difficile de la perfection.

Un sermon sur la Sainte Vierge a précédé celui de la clôture de la retraite. Il convenait en effet, avant de nous séparer, de nous réunir toutes autour de son autel, pour obtenir avec sa maternelle bénédiction l'assurance de sa protection.

Une nombreuse prise d'habit, est venue terminer cette belle retraite ; puis nous nous sommes quittées, nous promettant bien que pas une ne manquerait au céleste rendez-vous auquel nous à conviées notre Père.

Sœur Secrétaire...

— **Fraternité Saint Antoine** — La Fraternité Saint Antoine de Padoue également a eu sa retraite annuelle du 6 au

13 juin
suivis
matin
à l'éco
notre S

Le
démon
devoirs
en face

Ains
tage no
et nous
verons
fidèles

La co
messe, l
l'honneur
et enfin

Ils so
imprégn
bénédict
jamais d

Un ce
exercices
lences d
rangs ; n

— Un
nos chers
que le S
famille fr
un jeune
tel et dan
descendre
breux étar
pieds de l
nouveau p
Mineurs e
pour donn

13 juin ; fête de son saint Patron. Les 4 exercices du jour furent suivis avec ponctualité et recueillement. Dans les 2 exercices du matin le Rév. P. Raymond nous conduisait régulièrement d'abord à l'école de notre bonne Mère la Vierge Marie, puis à celle de notre Séraphique Père saint François.

Le soir le Rév. P. Gaston dans un premier exercice nous démontrant la dignité de notre vocation nous rappelait aussi nos devoirs de Tertiaires. Dans un dernier sermon, il nous mettait en face des grandes vérités.

Ainsi pénétrées des vérités du salut, nous estimerons davantage notre cher Tiers-Ordre qui est un grand moyen d'y parvenir, et nous inspirant de l'esprit de notre Séraphique Père, nous arriverons plus facilement à la Reine du ciel, le port assuré de ses fidèles enfants de la terre.

La communion générale se fit avec ordre et piété. Après la messe, la retraite se termina par une touchante allocution en l'honneur de notre bien-aimé protecteur et patron saint Antoine et enfin par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Ils sont passés ces jours heureux où nous nous sentions si imprégnées de la grâce divine ; mais nous espérons qu'avec la bénédiction du ciel le souvenir et les fruits en resteront gravés à jamais dans nos cœurs.

Un certain nombre de personnes pieuses ont voulu suivre les exercices de cette retraite. Nul doute qu'éclairées sur les excellences du Tiers-Ordre, elles ne viennent un jour grossir nos rangs ; nous souhaitons que ce soit bientôt.

Sœur Secrétaire.

— Une première Messe. — Tous les ans, nos Lecteurs et nos chers Tertiaires apprennent avec une satisfaction nouvelle que le Seigneur aime à se choisir des prêtres dans la petite famille franciscaine de Montréal. Cette année encore, le 2 juin, un jeune prêtre, le R. Père Odoric d'Yssingaux, montait à l'autel et dans ses mains encore humides de l'huile sainte faisait descendre pour la première fois le Dieu de l'Eucharistie. Nombreux étaient les Tertiaires, les amis, les bienfaiteurs venus aux pieds de l'autel représenter et remplacer la famille absente du nouveau prêtre. La famille spirituelle, la communauté des Frères Mineurs était là tout entière et ce fut le R. Père Gardien qui pour donner à la fête un caractère plus familial voulut adresser

au nouvel élu ainsi qu'aux fidèles quelques paroles de circonstance. Le merveilleux pouvoir du prêtre qu'il considéra surtout à l'autel lui arracha des cris d'admiration qui éveillèrent dans les âmes fidèles une vénération plus grande encore pour le prêtre, autre Christ sur la terre, sans lequel le monde s'abîmerait dans le néant. Daigne le Seigneur continuer à regarder ainsi dans sa miséricorde sa famille des Frères Mineurs et augmenter chaque année le nombre des ouvriers qu'elle emploie au bien des âmes ; car la moisson est grande, grande, et les ouvriers sont bien trop peu nombreux.

Triduum à Ottawa. — Les 24, 25 et 26 mai se sont célébrés à Ottawa, dans la paroisse des RR. PP. Capucins, les fêtes du triduum solennel en l'honneur de la Bse Marie Madeleine Martinengo, clarisse capucine, béatifiée l'année dernière. Les fidèles de la paroisse, les Tertiaires de la ville, les représentants de toutes les Communautés religieuses d'Ottawa vinrent tour à tour vénérer l'image de la Bienheureuse exposée dans l'église décorée avec simplicité c'est vrai, mais avec goût. Le 26, Monseigneur l'Archevêque, en donnant le salut solennel, et Son Excellence le Délégué Apostolique, en assistant pontificalement à la messe solennelle, voulurent donner à la glorieuse Capucine, le témoignage de leur dévotion et aux RR. Pères, celui de leur estime et de leur affection.

Le chant fut confié tour à tour aux Tertiaires, aux enfants de l'école des Frères de la ville et à ceux de la paroisse. Leurs cantiques pieux et leurs voix naïves durent être singulièrement agréables à la Bse Madeleine, car ils touchèrent et émurent tous ceux qui les entendirent.

Parmi les panégyristes qui se succédèrent dans l'éloge de la Bienheureuse, fut le R. Père Gardien des Frères Mineurs de Montréal. Appelé à faire ressortir l'esprit franciscain de la Bienheureuse, il établit que l'esprit franciscain est un esprit de pénitence et d'amour : pénitence pleine de joie, amour puisé aux sources de la Passion de Jésus-Christ. Or, il suffit de lire rapidement la Vie admirable de la Bienheureuse pour y admirer à chaque fois l'action prononcée de ce double esprit. La pénitence la pousse à des extrémités, très rares même dans la Vie des Saints, et l'amour la consume d'un feu dont elle compare elle-même la violence au feu du purgatoire.

Dai
son D
de pér
Sai
des P
Frater
en pèl
temps
d'hom
A la r
Montré
nion. A
au Sam
midi, r
Très Sa
ayant à
Anselm
secoura
de grâc
fortifiar
de Sain
Sain
vient de
des int
cri de ra
de le fai
se glorif
" Quis
sont ém
leur être
cri une l
Ordre fra
ment da
former ai
tiaires de
Nous
Frères et
la sage co
la paroiss

Daigne la nouvelle Bienheureuse user de son crédit auprès de son Divin Epoux Jésus-Christ pour ranimer en nous tous l'esprit de pénitence qui s'en va et l'amour qui se refroidit !

Saint-Hyacinthe. — Nous lisons dans le *Rosaire*, revue des Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe : Le 19 mai, la Fraternité du Tiers-Ordre de Saint François de Montréal, venait en pèlerinage au Sanctuaire de N.-D. du Rosaire. Malgré un temps absolument détestable, vers les neuf heures, un millier d'hommes arrivaient, la croix en tête, en chantant et en priant. A la messe célébrée par le T. R. P. Gardien du couvent de Montréal, le plus grand nombre des pèlerins fit la sainte communion. Après avoir pris leur repas, les pèlerins firent leur visite au Sanctuaire du Précieux-Sang, vinrent, à trois heures de l'après-midi, réciter et méditer le Rosaire et recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement. Puis ils repartirent vers les cinq heures, ayant à leur tête les RR. PP. Gardien, Eugène, Gaston et Anselme. Nous espérons que la Vierge du Rosaire leur aura été secourable et qu'ils auront emporté avec eux une ample provision de grâces et de bénédictions, comme ils ont laissé après eux un fortifiant exemple et une leçon de foi et de piété dont les hommes de Saint-Hyacinthe pourront s'édifier.

Saint-Michel de Napierville. — La famille Franciscaine vient de contracter une dette de plus envers le céleste défenseur des intérêts de Dieu et des trois Ordres de saint François. Le cri de ralliement poussé autrefois contre Satan, saint Michel vient de le faire entendre dans la paroisse qui porte son nom et qui se glorifie de son puissant patronage. « Qui est comme Dieu ! » « *Quis ut Deus !* » A ce cri les Paroissiens de Saint-Michel se sont émus pour suivre les exercices de la mission qui vient de leur être donnée par deux enfants du Patriarche d'Assise. A ce cri une levée de boucliers s'est opérée en faveur du troisième Ordre franciscain, et, aux 80 Tertiaires qui existaient déjà isolément dans la paroisse, viennent de se joindre 120 autres pour former ainsi une belle nouvelle Fraternité de 200 fervents Tertiaires de tout âge et de toute condition.

Nous souhaitons à cette nouvelle Fraternité et à ces nouveaux Frères et Sœurs en saint François bienvenue et prospérité sous la sage conduite de leur zélé Directeur, le R. M. Taillon, curé de la paroisse.



Les Missions franciscaines

Chine, Tong-nien-fang. — La famine continue horrible dans nos missions du Chen-si et du Chan-si ; la chair humaine se vend trente-trois sapèques la livre ! les denrées sont hors de prix. Le nombre des malheureux mourant de faim ne peut se dire.

Les enfants arrivent en foule à l'orphelinat et à la crèche. Hélas ! ces pauvres petits ont déjà tellement souffert, qu'après deux ou trois jours ils succombent.

Encore la Famine. — Un de nos missionnaires du Chen-Si septentrional (Chine) adresse au R. P. Léonard, Provincial, cette lettre désolée :

La famine augmente chaque jour et pèse d'un poids plus lourd sur les malheureux habitants de cette province. Tout récemment, on a trouvé dans un puits qui borde la voie publique les cadavres de douze jeunes filles qui y avaient été jetées vivantes. Les femmes jeunes sont vendues à vil prix. Hier, deux jeunes filles, une de 13 ans, l'autre de 15, ont été adjugées, la première pour 1 franc, la seconde pour 2 fr. 50. Deux autres ont été cédées l'une pour 2 pains, l'autre pour 7 sous.

Horrible détail : on commence à manger de la chair humaine ! Les indigents dépècent et dévorent les restes des mendiants décédés. Moins malheureux, les chrétiens ne sont pourtant pas à l'abri du fléau. Il en est qui prolongent leur misérable existence en mangeant des feuilles ou des écorces d'arbres. Tel qui vivait dans l'aisance en est réduit aujourd'hui à cette extrémité. En présence de pareils spectacles, qui pourrait retenir ses larmes ? Et le ciel est toujours d'airain ; pas la moindre apparence de pluie. Ayez pitié de nous et envoyez-nous des secours abondants.

Tché-fou. — Le noviciat chinois des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie donne les plus grandes consolations. Il compte déjà quatre Sœurs, dont une professe, c'est un noyau petit encore, mais qui, nous n'en doutons pas, sera fécond pour l'avenir.

Che-foo. — Un de nos Pères nous écrit : « Ces jours derniers nous avons eu à Che-foo un service funèbre pour le

repos de
Mgr Césaire
étaient à l'
peloton d'
marins n'
prêtre cha
tenue ont
« Il val



pourra peu
un peu, la

Dans un
femme se r
de dix ans
vail ; mais
déjà frêle
cédée de la
dans le trist
avec une ir
le pansemen
une douceur
tout le voisi
tés qui allai

Un jour
présenta ; il

(1) Reproduit
saint Antoine
Dans une galer
dramas de la n
Antoine.

repos de l'âme des marins français morts pendant la campagne. Mgr Césaire a donné l'absoute. Un grand nombre d'officiers assistaient à la cérémonie ainsi que M. le Consul de France. Un peloton de soldats, l'arme au bras, entouraient le catafalque, deux marins montaient la garde auprès de l'autel, pendant que le prêtre chantait la messe. L'air martial de nos marins, leur bonne tenue ont fait grande impression sur nos chrétiens chinois.

« Il vaut mieux être en Chine qu'en France. »

Un enfant retrouvé (1)

(Histoire vraie)

Saint Antoine qui faites retrouver les objets perdus, priez pour nous.

Le bon saint Antoine a rendu, il y a quelque temps, à sa mère un petit garçon dont l'histoire pourra peut-être, chers lecteurs de la *Tribune*, vous intéresser un peu, la voici :

Dans une mansarde de la rue Rochechouart une pauvre femme se mourait. Veuve, et mère d'un charmant petit garçon de dix ans, elle avait pu jusqu'alors subvenir à tout par son travail ; mais c'était grâce à des privations continuelles, et sa santé déjà frêle y avait succombé ! Alors la misère était venue, précédée de la maladie, car le jour où l'infirmes'alita, tout manqua dans le triste logis. Cependant le petit garçon soignait sa mère avec une intelligence admirable ; il faisait le marché, la cuisine, le pansement des pauvres jambes : tout cela avec une activité, une douceur, une présence d'esprit qui faisaient l'étonnement de tout le voisinage. Pauvre petit ! c'étaient précisément ces qualités qui allaient être cause de son malheur.

Un jour que tout manquait là haut, un beau Monsieur s'y présenta ; il était doux, affable, correct, avec des manières

(1) Reproduit de la *Tribune de saint Antoine*, organe de la dévotion à saint Antoine de Padoue au Sanctuaire de la rue de Puteaux — Paris — Dans une galerie intitulée ; *nos Pauvres*, cette *Revue* initie ses lecteurs aux drames de la misère à Paris et aux secrets de la dévotion populaire à saint Antoine.

presque paternelles. Il s'enquit des besoins de la malade, fit de grandes promesses pour l'avenir et laissa, en partant, une belle pièce d'or. Le lendemain il envoya un gros paquet de vêtements pour l'enfant, de médicaments pour la mère, et la pauvre femme crut que désormais le Pactole allait passer dans sa mansarde. Les visites se renouvelèrent, toujours accompagnées des mêmes douceurs, et le cœur du brave couple se remplissait toujours davantage de respect et de reconnaissance. Malgré tout, la malade déclinait rapidement et le jour vint où il fut évident qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre : les visites se firent plus fréquentes et plus paternelles.

— « Je suis bien mal, aujourd'hui, mon bon Monsieur. Hélas ! que va devenir mon cher petit René ! »

C'était précisément là où il voulait en venir, le bon Monsieur ; c'était cette même parole qu'il suggérait depuis longtemps. Aussi, d'un ton compatissant, dégagé, plein de douceur, il la rassura lui promettant sa protection tant pour le présent que pour l'avenir. — « Si elle voulait, pauvre mère, elle ferait le sort de son fils ! — on l'élèverait, on l'instruirait, on l'adopterait même, et il deviendrait un jour un beau jeune homme, très riche et très savant. Il suffirait pour cela de s'en séparer — un peu plus tôt un peu plus tard, hélas ! la séparation était inévitable. — Et puis une autre chose : une bagatelle sans importance — l'enfant serait libre de choisir sa religion, sans pression, sans contrainte, bien sûr, à sa volonté... Enfin, une femme viendrait pour le remplacer auprès de sa mère, ou bien on la mettrait dans un asile, et sa vie serait assurée pour toujours... etc, etc. »

Le cœur de la pauvre femme se serra. Le diable venait de montrer ses cornes et elles perçaient étroites et pointues, à travers les vénérables cheveux blancs. La mère avait compris tout-à-coup, le voile s'était déchiré, et elle savait maintenant que l'âme de son enfant était l'enjeu de la partie. Elle écoutait silencieuse, oppressée, et un terrible combat se livrait dans son cœur ; sa prunelle dilatée fixait le coin obscur de sa mansarde et un mirage enchanté passait dans l'ombre, devant elle. Elle voyait un beau jeune homme, bien nourri, bien vêtu, et l'aisance la fortune, la gloire peut-être ! escortaient ses pas ?... Cependant la voix qui parlait se faisait plus paternelle, le geste plus engageant, les paroles plus insinuant.

« Prenez les dispositions aplanir les travers les ne jamais

Il était de Paris, jours après aucune in bien, je m' n'oublie pas

La chère lettres, puis se fit plus lui aussi, tant et les homme !

Un soir, papiers. Ce (l'enfant av cœur y déb vous en répres, ses ang

L'enfant gardait les t vêtu. Sa se et il pleura sous les toit

Tout cela quence bien

Alors on médecine r mourante r jambes et e recherche d commissaire les Soeurs, ch partout ! Oh elle était re

« Prenez-le, dit-elle enfin, je vous le donne ! » Aussitôt toutes les dispositions furent prises, les objections prévues, les difficultés aplanies et, trois jours après, la pauvre mère vit partir, à travers les larmes de ses yeux, le cher petit enfant qu'elle croyait ne jamais revoir.

Il était convenu qu'il vivrait à la campagne, dans les environs de Paris, et qu'il donnerait souvent de ses nouvelles. Quelques jours après, la lettre si désirée arriva, mais elle ne contenait aucune indication, c'était l'épître enfantine et banale : « Je vais bien, je m'amuse beaucoup ; j'ai de beaux habits tout neufs et je n'oublie pas ma chère maman, que j'aime bien fort ! »

La chère maman pleurait bien fort aussi en recevant les petites lettres, puis elle attendait de nouveau ; mais peu à peu la poste se fit plus rare et finit par cesser tout à fait. Le bon Monsieur, lui aussi, avait disparu complètement ; c'était un ministre protestant et les soins de son ministère l'appelaient ailleurs, le brave homme !

Un soir, enfin, la concierge monta un de ces chers petits papiers. Celui-là avait été écrit sans contrainte et sans contrôle (l'enfant avait volé un timbre pour l'envoyer) et tout son petit cœur y débordait. Ah ! elle n'était pas banale, ni enfantine, je vous en réponds ! un homme n'eut pas mieux dit ses souffrances, ses angoisses et ses espérances.

L'enfant était au fond de l'Ardèche, dans un pays perdu, et il gardait les troupeaux dans la montagne ; il était mal nourri, mal vêtu. Sa seule distraction était le prêche protestant du dimanche, et il pleurait bien souvent, en songeant à la petite chambre sous les toits où il avait laissé sa pauvre maman malade !

Tout cela écrit d'une main virile, avec des accents et une éloquence bien étonnants chez un enfant de dix ans.

Alors on vit une chose étrange : ce que ni les soins, ni la médecine n'avaient pu faire, l'amour maternel l'obtint. La mourante retrouva des forces, l'infirmes reprit l'usage de ses jambes et elle s'en alla chancelante, fiévreuse, ardente, à la recherche d'une protection pour son fils. Elle passa chez le commissaire de police, à la Préfecture, au Palais de Justice, chez les Sœurs, chez le Procureur de la République, à la paroisse, partout ! Oh ! ce fut une odyssée lamentable, car partout aussi elle était repoussée ; ceux qui compatissaient à sa peine ne

pouvaient rien pour elle, et les autres ou la croyaient égarée ou ne l'écoutaient point. Enfin, rebutée de tous côtés, le désespoir s'empara d'elle ! C'était là que Saint Antoine l'attendait.

Une femme, pauvre comme elle, et habituée des réunions du vendredi matin, lui parla du cher Saint, de sa puissance, de sa bonté, et lui apprit que là-bas, sur le Boulevard des Batignolles, il y avait une jolie chapelle où tous les malheureux trouvaient un soutien. La voisine parlait encore intarissable sur ce sujet, que la brave femme avait déjà saisi ses béquilles et enfilé le chemin de la rue Puteaux. Elle y arriva haletante et fit son triste récit à travers un fleuve de larmes ; le bon Père Gardien l'écouta, la consola et lui promit doucement que son fils lui serait rendu.

Que son fils lui serait rendu ! et il le fut en effet. Mais je vous ferai grâce, ami lecteur, du long et monotone récit des recherches, des démarches, des visites, des lettres, des formalités qu'il fallut faire, des influences qu'il fallut employer, des gros bonnets qu'il fallut remuer, pour rendre un enfant à sa mère ! Enfin le jour vint où nantie de ses papiers, et grâce au bon Saint Antoine, elle put s'acheminer vers la gare de Lyon et prendre le train de Privas.

C'était en plein mois de janvier et il gelait à pierre fendre. La neige couvrait tous les chemins quand elle descendit à la petite gare, point extrême d'où elle avait encore trois heures de route avant d'atteindre la ferme. La pauvre mère partit bravement sur ses béquilles – au lieu de trois heures elle en mit cinq ou six, dans des chemins impossibles, au bout desquels une déception l'attendait. L'enfant était au prêche du dimanche dans un village voisin.

Elle repartit sans prendre la moindre nourriture, mais soutenue par son espérance et son amour. Enfin elle arriva au terme, elle vit les enfants sortir en troupe et elle reconnut le sien. Il fallait vraiment pour cela ses yeux maternels, tant ces huit mois de souffrances l'avaient changé, le pauvre petit gars ! Mais elle alla à lui, l'entoura de ses bras, et sans une explication, sans une question, elle l'emmena comme une proie ; puis du même pas chancelant, la joie au cœur, ranimée par son bonheur, elle redescendit les pentes ardues qu'elle avait si péniblement gravies le matin. Arrivée aux portes de la ville, elle sentit cependant ses forces l'abandonner et elle tomba inanimée sur le chemin. On

la porta
tandis qu
vrance ;
Paris.

Leur pr
cier le bo
naissance.

Et voilà
ont pu voi
dans ses
s'agenouill
ser un gro
reconnais
larmes, ve
sont-ils de
place, cet
réponse à

Puis, l'en
leuse et g
retrouver t
travailler,
qui fait retr



au moulin pe

égagée ou
désespoir
ait.

éunions du
ance, de sa
batignolles,
pouvaient un
ujet, que la
chemin de
riste récit à
l'écoula, la
rendu.

it. Mais je
e récit des
s formalités
r, des gros
à sa mère !
u bon Saint
: prendre le

fendre. La
à la petite
es de route
avement sur
cinq ou six,
e déception
is un village

ais soutenue
i terme, elle
en. Il fallait
uit mois de
fais elle alla
), sans une
u même pas
r, elle redes-
t gravies le
pendant ses
chemin. On

la porta à l'hôpital où elle resta plusieurs jours pour se remettre, tandis que l'enfant écrivait à Saint Antoine le récit de sa délivrance ; puis tous deux reprirent, bien heureux, le chemin de Paris.

Leur première pensée fut de courir, rue Puteaux, pour remercier le bon et cher Saint de sa protection et lui dire leur reconnaissance.

Et voilà comment, parmi vous, chers lecteurs, quelques-uns ont pu voir, certain mardi, un petit garçon bizarrement accoutré dans ses habits de berger, suivi d'une pauvre infirme, venir s'agenouiller devant la balustrade de notre Sanctuaire et y déposer un gros cierge ; peut-être aussi ont-ils remarqué le regard de reconnaissance infinie qui s'élevait de ces visages baignés de larmes, vers l'image du saint thaumaturge ; peut-être enfin, se sont-ils demandé quel était le drame ignoré qui amenait, à cette place, cette veuve et cet orphelin... quoiqu'il en soit, voici la réponse à toutes ces pensées.

Puis, l'enfant et sa mère regagnèrent la vieille maison populaire et gravirent leurs six étages, s'estimant heureux de se retrouver tous deux dans leur petite chambre, pour continuer à travailler, à souffrir et à prier ensemble le bon Saint Antoine, qui fait retrouver les objets perdus !

Cursor.



La Fête de Saint Antoine

Un voyage en enfer et en paradis



ADIS la fête de saint Antoine était célébrée, en Portugal, avec la plus grande solennité, et les fidèles s'y abstenaient de toute œuvre servile. Or, près de Torrès-Novas, en la province d'Estramadure, il arriva qu'une femme méprisant le pieux usage suivi par ses concitoyens et se riant publiquement de ce qu'elle appelait leur simplicité, s'en alla

au moulin portant sur ses épaules un lourd sac de blé.

Elle était à quelque distance de son habitation lorsqu'un violent ouragan, se déchainant tout à coup et lui faisant perdre l'équilibre, la renversa avec son fardeau sur les pierres du chemin, si rudement qu'elle y resta étendue comme morte.

Elle eut alors une étrange vision. Il lui semblait qu'un ange, sous la forme d'un jeune homme éblouissant de lumière, l'emmenait dans des régions inconnues. Bientôt elle se trouva dans une vaste plaine à moitié couverte de ténèbres et au milieu de laquelle s'ouvrait un puits immense, un effroyable gouffre d'où s'échappaient des torrents de flammes en même temps qu'une fumée noire et infecte.

C'était l'enfer. . . Dans les profondeurs de l'abîme retentissaient incessamment des cliquetis de chaînes, le grincement d'instruments de torture, des gémissements, des rugissements de douleur, des hurlements de rage. . . Bien plus, ayant plongé le regard au sein de la fournaise, elle y vit une foule de damnés, livrés à la férocité des démons qui leur faisaient endurer des supplices en rapport avec les péchés qu'ils avaient commis et avec les positions qu'ils avaient occupées sur la terre. Par exemple, les marchands, qui s'étaient enrichis par la fraude, portaient au cou des bourses de feu et dans la bouche des usuriers les démons versaient incessamment des pièces d'or et d'argent incandescentes, des métaux en ébullition. De même les impudiques, les homicides, les faux témoins, les magistrats prévaricateurs et les diverses autres classes de pécheurs subissaient chacun leur supplice particulier.

Ensuite il lui sembla que son âme était conduite dans une campagne délicieuse toute remplie d'arbres verdoyants, tout émaillée de fleurs embaumées, et telle que l'œil de l'homme n'en a jamais contemplé ici-bas. Au milieu s'élevait une sorte de palais d'où elle voyait sortir une immense procession. Des personnages mystérieux, tout étincelants de lumière et portant des couronnes d'or, s'avançaient deux à deux. A leur suite et fermant la marche, venait un personnage, plus éblouissant encore, en l'honneur duquel cette cérémonie semblait avoir lieu.

L'ange qui avait accompagné la femme lui dit alors que c'était le paradis, que cette procession était le cortège des élus et que celui qu'ils précédaient avec tant de pompe était saint Antoine, dont, au ciel, on célébrait la fête en ce jour, par des réjouissances

inéarrable
dignement
sérieuseme
Pendant
l'autre mon
sur le chen
funérailles l
rent, et sort
avait été té
paradis.

Ce récit f
entendu mo
nant l'auteur



L'ouvrage
chez le grand
a reçu des ap
Lépître doit a
Entreprendre
nienne, discu
saine critique
voilà certes u
M. Lépître d
pas réussi à je
ces reculées de
résultat de se

inénarrables. . . « Apprends, ajouta-t-il, par cette vision, à honorer dignement le saint et à mériter ses faveurs, surtout par une vie sérieusement chrétienne. »

Pendant que cette femme assistait en esprit à ces spectacles de l'autre monde, son corps resté froid et inanimé, avait été relevé sur le chemin comme un cadavre. Déjà on s'occupait de ses funérailles lorsque, tout à coup, le mouvement et la vie lui revinrent, et sortant de sa léthargie, elle se mit à raconter ce dont elle avait été témoin durant cette sorte de voyage en enfer et en paradis.

Ce récit fait par elle en présence d'une foule nombreuse, je l'ai entendu moi-même et fidèlement noté par écrit, ajoute en terminant l'auteur du « *Liber miraculorum.* »



Une nouvelle VIE DE SAINT ANTOINE
DE PADOUE, par M. l'abbé Lepître.
Collection Lecoffre « Les Saints. » —

L'ouvrage de M. l'abbé Lepître a soulevé de vives protestations chez le grand nombre de ceux qui l'ont lu et de quelques-uns il a reçu des approbations autorisées. Cela nous prouve que M. Lepître doit avoir raison sur certains points et tort sur d'autres. Entreprendre une résurrection des sources de l'histoire antonienne, discuter la valeur de ces sources ; à la lumière d'une saine critique rejeter le faux et conserver l'authentique et le vrai : voilà certes une belle et noble tâche et on ne peut que louer M. Lepître de l'avoir entreprise. Le blâmera-t-on de n'avoir pas réussi à jeter la lumière complète dans le chaos de ces sources reculées de plusieurs siècles et de ne pouvoir donner comme résultat de ses études que des assertions hésitantes ou des

négligences hasardées? Non, certes, il entreprenait une tâche surhumaine, et presque impossible. Il faudra pour la mener à bonne fin, les travaux de plus d'un savant et le temps de plus d'une vie d'homme, si tant est qu'on puisse jamais réussir complètement. Mais ce qui nous paraît regrettable, c'est que M. l'abbé Lepitre ait publié les résultats si peu certains de ses travaux dans un ouvrage destiné de sa nature à une si grande publicité, dans une collection dont le but est de *vulgariser* la vie des Saints. Les problèmes qu'il pose, qu'il les énonce dans quelque Revue savante destinée au petit nombre; ses conclusions encore si peu sûres qu'il les publie sous le titre d'*essai* ou de *dissertation critique* sur la vie de saint Antoine; à la bonne heure! mais, qu'il lance dans le public des âmes pieuses et simples, des assertions, des doutes, des négations qui sont de nature à troubler leur foi et à les scandaliser, sans être sûr de rien, sans pouvoir lui-même résoudre les problèmes ou éclaircir les doutes qu'il soulève, à notre avis c'est un procédé très dangereux. Quand il sera bien prouvé — si jamais on le prouve — que jusqu'à présent les hagiographes se sont trompés, ont été induits en erreur par des sources non authentiques, quand une lumière parfaite projetée sur les documents primitifs nous aura montré ce qu'il faut rejeter et ce qu'il faut admettre, alors seulement on pourra publier les résultats de ces travaux de critique inaugurés de nos jours. Encore devra-t-on le faire, en prenant bien des précautions.

En attendant, nous conseillons à nos lecteurs, amis de saint Antoine, de se contenter comme par le passé, en fait de vies de saint Antoine, du R. P. At. ou du P. Léopold de Chéromée qui ont écrit, avec une piété et un charme difficiles à surpasser, les faits et gestes de notre aimable et puissant Thaumaturge.



FAVEURS OBTENUES

Montréal. — Merci à saint François et à saint Antoine : j'étais condamnée par trois médecins spécialistes, et me voilà complètement guérie, après la promesse de faire chaque année un pèlerinage à sainte Anne de Beaupré et de faire paraître ma guérison dans la *Revue*.
 Dame N. P.

— Remerciements à saint Antoine pour une position obtenue.

Un jeune homme.

— Ac
 promessi
 — Un
 désiré de
 — Rei
 — Mer

— Je r
 depuis qu

— Grâ
 — Grâ
 — Gra

— Grâ
 — Plus
 daigne sai
 — Grâc
 — Grâc
 — Rem
 important

+++++

Nous
 l'ouvrage
Tertiaire
 centre l'a

La pre
 de ses de
 saint Yve

La sec
 tout de p
 une série
 tous les p
 encore st
 plans d'in

Ces pla
 sieurs ann
 teront sin
 moins, ne
 nourriture

- Actions de grâces à saint Antoine pour trois faveurs obtenues après promesse de le faire publier. A. B.
 — Une mère remercie saint Antoine d'avoir donné à son fils de l'ouvrage désiré depuis longtemps. Une Tertiaire.
 — Remerciements à saint Antoine pour deux grâces obtenues
 — Merci à saint Antoine de m'avoir fait trouver un logement. G. C.
 — Je remercie saint Antoine de m'avoir fait retrouver un chapelet perdu depuis quelques semaines, et cela d'une manière tout-à-fait inespérée. Une Tertiaire.
 — Grâce temporelle obtenue.
 — Grâce depuis longtemps demandée et enfin obtenue L. L.
 — Grande faveur obtenue, avec promesse de faire publier dans la *Revue*. C. B.
 — Grâce temporelle obtenue. Dame E. L.
 — Plusieurs faveurs obtenues, entre autres la conversion d'un jeune homme : daigne saint Antoine lui accorder la persévérance !
 — Grâce obtenue. Une Tertiaire
 — Grâce spirituelle obtenue. G. D.
 — Remerciements à saint Antoine pour une place obtenue et un objet important retrouvé. Une Tertiaire.

BIBLIOGRAPHIE

Nous attirons l'attention des Directeurs de Fraternités sur l'ouvrage annoncé par nous sur la couverture : *Manuel du Prêtre-Tertiaire*. Ce livre répond à un désir souvent manifesté et concentre l'approbation de tous les prêtres qui l'ont entre les mains.

La première partie est pour le Prêtre-Tertiaire, elle lui parle de ses devoirs, des Fraternités sacerdotales et de leur patron : saint Yves de Bretagne.

La seconde est pour le Prêtre Directeur et se compose surtout de plans d'instructions à adresser aux Tertiaires. Il y en a une série pour les prises d'habit et les professions, une autre sur tous les points, je dirai sur tous les mots de la Règle, une autre encore sur les dévotions franciscaines — en tout plus de cent plans d'instructions adaptées aux Tertiaires.

Ces plans sont succincts mais détaillés, ils sont le fruit de plusieurs années d'étude et d'apostolat. Nous pensons qu'ils faciliteront singulièrement la tâche des directeurs. Aucun d'eux, du moins, ne pourra s'excuser de ne pas donner aux Tertiaires la nourriture qui leur plaît et qui leur fait du bien.



étais condam-
guérie, après la
de Beaupré et
N. P.
e.
homme.



NECROLOGIE

Sa Grandeur Monseigneur L. Z. Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe.

Les voix les plus éloquents et les journaux les plus répandus ont redit la perte subie par l'épiscopat, le clergé et le peuple canadien dans la personne de ce pieux Pontife. Sa bonté, sa douceur, son esprit de prière étaient connus de tous. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est qu'en lui le Tiers-Ordre a perdu un de ses plus illustres membres en même temps qu'un de ses protecteurs les plus convaincus. L'orateur éminent qui fit son oraison funèbre a vanté avec raison l'amour du prélat défunt pour le Pape, sa personne, ses actes et ses décisions. Mgr Moreau ne fut pas en retard pour répondre à l'appel de Léon XIII, invitant les chrétiens à entrer en masse dans le Tiers-Ordre. Tertiaire lui-même, il fit connaître à son clergé et à son peuple les volontés du Souverain Pontife, et maintes fois il revenait sur ce sujet, en particulier dans les retraites pastorales. C'est une puissante raison de plus pour les Tertiaires du Canada d'aider de leurs suffrages l'âme de l'illustre, vénéré et aimé défunt.

Montréal. — Fraternité Sainte-Elisabeth. — Dame Joseph Timothée Dorval, en religion Sr Brigitte, décédée après 28 ans de profession. Elle avait exercé dans la Fraternité l'office de Maitresse des novices.

— Delle Malvina Nantel, en religion Sr Marie Thérèse, décédée le 18 avril, après 5 ans de profession.

— Dame François Beaucaire, en religion Sr Notre-Dame de Bonsecours, décédée le 17 mai 1901 à l'âge de 77 ans, après 13 ans de profession.

— Dame Adélarde Lamontagne, née Joséphine Bissonnette, en religion Sr Marguerite-Marie de Montréal, décédée le 28 avril, à l'âge de 34 ans, après 2 ans de profession.

— D
décédé
— I
Desroc
l'âge de
— F
décédé
M. C
sion.
Tertiai
temps fid
à assister
Fraternité
ceux qui l
chrétien q
extérieur
et ses disc
mes au pr
Tertiaires
exemples
— Fr
décédée
— Fr
François
Xavier, d
ans de pr
Sainte
1901, à l'
La mort
temps et en
Ceux qui
résignation
Sa mort
Président d
Québec
15 avril 19
Humble e
et les vertus
de la récom
Fall R
18 avril 19
Tertiaire r

— Dame Vve Uldéric Delisle, en religion Sr Jacques-Alphonse, décédé le 13 avril 1901, après 23 ans de profession.

— **Fraternité Saint-François.** — M. Jules Benjamin Desroches, en religion Frère Etienne, décédé le 3 juin 1901, à l'âge de 67 ans, après 5 ans et 9 mois de profession.

— **Fraternité Saint-Joseph.** — M. L. O. Franchère, décédé le 10 juin, après 15 ans de profession.

M. Octave Lagacé, décédé le 10 Juin après 32 ans de profession.

Tertiaire des premiers jours de la Fraternité, il était jusqu'à ces derniers temps fidèle à ses obligations. Bedeau de Notre Dame et obligé par sa charge à assister à tous les offices, on le voyait présent à la réunion mensuelle de sa Fraternité jusqu'à l'heure où son emploi l'appelait à Notre-Dame. Tous ceux qui l'ont connu — et ils sont nombreux — ont admiré en lui le fervent chrétien qui savait recouvrir la tendresse de la dévotion la plus intime d'un extérieur de gaieté extrêmement aimable. A l'heure de la mort ses sentiments et ses discours, échos de sa vie, étaient éblouissants au point d'arracher des larmes au prêtre lui-même qui l'assistait. Il est à souhaiter que beaucoup de Tertiaires marchent sur les traces de ce frère disparu et fassent revivre ses exemples en même temps que son amour pour son cher Tiers-Ordre.

— **Fraternité N.-D.-des Anges.** — Dame Malvina Lamé, décédée le mois dernier.

— **Fraternité Saint-Antoine de Padoue.** — Dame François Brouillet, née Marie Cadot, en religion Sœur François-Xavier, décédée le 14 mai à l'âge de 69 ans et 2 mois, après 14 ans de profession.

Sainte-Dorothee. — M. Isaïe Montreuil, décédé le 19 mai 1901, à l'âge de 64 ans, après 7 ans de profession.

La mort n'a pas surpris ce bon Tertiaire ; il s'y préparait depuis longtemps et en parlait sans crainte.

Ceux qui l'ont visité dans sa maladie, ont admiré sa patience et sa parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Sa mort plonge la Fraternité entière dans le deuil : elle pleure en lui son Président dévoué et estimé

Québec. — Delle Agnès Craig, Tertiaire isolée, décédée le 15 avril 1901.

Humble et fidèle Tertiaire, elle a voulu pratiquer dans le secret, les Règles et les vertus du Tiers-Ordre dans tous ses détails. Espérons qu'elle jouit déjà de la récompense due à une vie si pleine de mérites.

Fall River. — Dame Louis Breault, décédée subitement le 18 avril 1901.

Tertiaire modèle, elle faisait l'édification de tous. La mort n'eut pas pour

elle de surprise : car c'est juste au moment où elle faisait la sainte communion que le Bon Dieu l'appela à lui : heureux ceux qui meurent dans le baiser du Seigneur !

Saint-Jacques de l'Achigan. — M. Joseph Richard, mort subitement à l'âge de 65 ans.

Saint-Joseph de Lévis. — Dame Vve Hilaire Emond, en religion Sœur Sainte Rose de Lima, décédée le 20 mai 1901, à l'âge de 81 ans, après 10 ans et 8 mois de profession.

— Dame Alexis Coulombe, en religion Sœur Saint François d'Assise, née Marie Audette dite Lapointe, décédée le 3 juin, 1901, à l'âge de 64 ans, après 11 ans de profession.

Saint-Thomas. — Delle Marie Minville, en religion Sœur Sainte Marie, décédée le 3 juin 1901, à l'âge de 58 ans, après 13 ans de profession.

Elle a passé sa vie dans l'humilité ; elle se faisait un devoir d'aller à la messe chaque matin.

Sainte-Monique. — Dame Doumotique Lacource, née Adeline Leblanc, décédée le 14 mai 1901, à l'âge de 58 ans, après 2 ans de profession.

Joliette. — Delles Sara Bourgeois et Odile Coutu.

— Dame Rosalie Parent, épouse de Charles Guibault, décédées dans le mois de juin 1901.

Chemin de Croix Perpétuel. — MM. Isaïe Montreuil, Cléophas Bigras, Joseph Richard.

R. I. P.

TE

te commu-
dans le bai-

Richard,

Emond,
mai 1901,

l.
François
le 3 juin,

gion Sœur
ans, après

d'aller à la

urce, née
le 58 ans,

l.
ault, décé-

Montreuil,